

côté, constituent une unité formée de princesses amazones — littéralement : « les princesses qui donnent l'assaut » (14). Les *Houisôdji*, fondées par Béhanzin, qui règne sur le Danhomè au moment de la conquête coloniale, doivent leur dénomination à un jeu de mots : Houisôdji signifie « sur le coutelas » ou « sur le fil du glaive », mais également, au sens figuré, « sur le qui-vive ».

A tous les niveaux de la hiérarchie, le commandement est assuré par des femmes qui remplissent leur rôle exactement comme leurs homologues masculins. Elles exigent de leurs troupes un respect rigoureux, bien qu'elles partagent les mêmes conditions de vie qu'elles. Une amazone salue toujours une supérieure à genoux, en tapant des mains en cadence. Elle ne peut être dispensée de cet acte de subordination que si elle s'est distinguée deux fois de suite dans des combats (15). Les insignes accompagnant les grades (foulards, queues de cheval...) diffèrent selon les armes, car chaque division comprend des représentantes des cinq spécialités offertes aux recrues : trois pour l'infanterie (le fusil, l'arc, le « rasoir »), une correspondant à l'artillerie et une, enfin, à la catégorie particulière des chasseresses. C'est par leur qualification que les femmes-soldats se désignent. Le vocabulaire *fon* ne comporte pas, en effet, de terme générique correspondant à « guerrière » ou à « amazone ». Elles diront donc d'elles-mêmes : « je suis artilleur » ou « je suis chasseresse »... (16).

Toutes sont des fantassins. Il n'existe pas de cavalerie de guerre, car les chevaux sont trop précieux pour être sacrifiés sur un champ de bataille. Les conditions naturelles qui règnent dans le pays sont d'ailleurs peu favorables à leur élevage, en particulier à cause de la mouche tsé-tsé, et il faut les importer des régions septentrionales. Ceux que possède le roi, dont prend soin le *sogan* (grand écuyer), servent surtout aux déplacements. Un groupe de cavaliers forme cependant un corps de parade (17). A cause de leur rareté relative, les chevaux constituent d'appréciables cadeaux que le roi distribue en récompense aux dignitaires et à ses soldats, hommes ou femmes, qui se sont particulièrement distingués à la guerre ou à l'entraînement.

Les amazones, dans chaque arme, portent un costume particulier. Ses couleurs varient, semble-t-il, selon les époques et les circonstances, mais en recoupant les sources, on en possède une

description fiable pour la deuxième moitié du XIX^e siècle (18).

Dans l'infanterie, qui rassemble la majorité des femmes-soldats, celles-ci sont vêtues d'une chemise bleue serrée à la taille par une écharpe et d'un caleçon blanc à rayures bleues s'arrêtant au-dessus du genou. Mais, en dehors de ces quelques pièces de vêtement, l'habillement, comme l'équipement bien entendu, varie selon l'arme utilisée.

Les *gulonento* (« fusilières »), ainsi, peuvent porter un pagne, long en temps de paix, rétréci lorsqu'il faut aller à la guerre (19). Leur coiffure se compose d'une calotte blanche sur le devant de laquelle est appliqué un caïman en tissu bleu (20). L'uniforme comprend encore un ceinturon, auquel elles attachent une cartouchière à compartiments, chaque cartouche étant confectionnée avec une feuille de bananier.

Les *gulonento* ont à leur cou des amulettes qui doivent leur assurer une protection magique sur le champ de bataille. Au cours des expéditions militaires, elles emportent leur équipement et les vivres dans une besace, la même qu'utilisent les soldats masculins. Les femmes-officiers, reconnaissables à un tissu blanc qu'elles posent sur leur tête, sont accompagnées d'une petite esclave, chargée du transport de leur arme et de leur fourniment.

L'armement des *gulonento* s'est modifié au fil du temps. Lors des premiers combats qui nous sont connus, au début du XVIII^e siècle, les amazones disposent, comme armes, d'engins traditionnels : l'arc, le coupe-coupe, l'épée, le gourdin. C'est Agadja, dont le règne couvre le premier tiers du XVIII^e siècle, qui, le premier, les dote d'armes à feu, lesquelles resteront en usage jusque dans les premières décennies du XIX^e siècle. Ces mousquetons, longs fusils de traite (21) d'origine anglaise, sont chargés avec des balles fabriquées par les forgerons du pays. La bourre se compose d'une paille très fine provenant des fibres du palmier à huile ou des feuilles entourant les épis du maïs. Vers le milieu du XIX^e siècle, elles utiliseront des mousquetons moins lourds, en particulier la petite carabine française, du modèle 1822, dont le maniement est plus facile. Pourtant, malgré cette modernisation, ces fusils à tir lent restent d'une précision insuffisante : ce n'est qu'au moment de la conquête coloniale que le Danhomè pourra équiper une partie de ses troupes de « chassepots » ou de « lebel » plus perfectionnés.

L'arme blanche continue donc à jouer un rôle important dans les batailles. D'autant que les guerrières excellent dans le corps-à-corps. Chacune possède un sabre court, presque droit, muni d'une poignée sans garde, protégé par un fourreau de cuir. Elle le porte suspendu à l'épaule par une lanière de cuir ornée de cauris et de dessins rouges. Mais des instruments aratoires, un outil, un coutelas peuvent également servir dans la mêlée. Cette méthode de combat est figurée par un bas-relief qui ornait le Palais d'Abomey, représentant une amazone penchée sur un *Nago* dont elle perce la poitrine à l'aide d'une houe (22).

« Nous irons retourner les entrailles avec nos houes et nos coupes-coupes », dit un de leurs chants, tandis qu'un autre souligne l'importance de leurs deux armes fondamentales, le fusil et le sabre :

*« En joue ! En joue ! Tirez !
 Dispersez-vous afin de bien tirer !
 Que celui qui tire suive la fumée de son fusil !
 Nous mangeons pour ton service, roi des Perles !
 Qu'un jour, nous nous trouvions en présence d'une
 armée audacieuse nous n'aurions peur de rien ;
 nous serons invincibles ;
 nous ressemblerons au buffle qui ne se perd pas au
 milieu des moutons !
 Oui ! Oui ! Oui !
 Nous porterons nos fusils pour les tuer !
 Nous porterons nos sabres pour les tuer !
 Quel bruit font nos pas !
 Tous ensemble vous mourrez !
 Nous porterons nos fusils pour les tuer !
 Le sang coule en cascade, vos têtes sont coupées !
 Quel bruit font nos pas !
 Tous ensemble vous mourrez ! » (23)*

Les archères (*go-hen-to*), ensuite, manient un arc très particulier, qu'on ne trouve qu'au Danhomè, et dont l'extrémité basse, moins bombée que la haute, est baguée de fer. Elles ne possèdent pas, comme leurs voisins, les *Mahi* ou les *Nago*, une garde de fer pour les doigts de la main droite, ni une en cuir pour leur poignet gauche (24). En revanche, elles portent au bras gauche un bracelet d'ivoire sur lequel la flèche doit

glisser quand elle s'échappe. Leur carquois contient des flèches empoisonnées, à tête crochue, piquantes comme des épinoches. Un petit coutelas, retenu au poignet par une lanière de cuir, complète leur équipement.

L'infériorité de leur armement, si on le compare à celui des « fusilières », est patent. Aussi servent-elles plutôt d'auxiliaires et de porteuses, n'intervenant dans la mêlée lors des combats qu'en cas d'extrême nécessité. Elles ont, en outre, la charge de transporter les corps des guerrières tuées au combat. Selon la coutume, tout soldat décédé doit en effet être ramené au pays natal pour y être enterré.

Avec la modernisation de l'équipement au XVIII^e siècle, elles ont évidemment perdu de leur efficacité dans les combats. Au XIX^e siècle leur spécialité ne sera donc plus pratiquée, semble-t-il, que par de jeunes recrues effectuant, en quelque sorte, l'apprentissage de la vie militaire. Sont-elles choisies parmi les filles des « meilleures familles du pays », comme l'écrit un témoin, ex-chirurgien de marine, le docteur Répin (25) ? On ne peut l'affirmer, car aucune autre source ne confirme cette sélection aristocratique.

Les archères, en tous cas, se singularisent par leur vêtement. Elles arborent une courte tunique bleue qui laisse voir un tatouage descendant jusqu'au genou. Plus tard, lorsqu'elles vieilliront, et changeront d'arme, leur tatouage, dont on ne connaît pas la signification, sera caché par le pagne ou le pantalon court que portent les autres guerrières. Ces différences vestimentaires font que l'on ignore si toutes les amazones ont été ainsi tatouées ou si cette marque n'a été réservée qu'à une catégorie particulière. Comme tous les fantassins, les archères sont par ailleurs coiffées de la calotte blanche avec le caïman bleu.

En temps de paix, elles forment surtout un corps de parade. Elles sont même particulièrement réputées pour leurs qualités de danseuses, que soulignent tous les témoins. Elles enchantent véritablement le docteur Répin lorsqu'il assiste à l'une de leurs exhibitions : « Les jeunes amazones, armées d'arcs, sortant à leur tour du milieu de leurs compagnes, vinrent se ranger devant nous, et, conduites par une des plus jeunes et des plus jolies d'entre elles, exécutèrent, en chantant, une danse guerrière, tendant d'une main leur arc, et de l'autre une flèche (...). J'ai vu bien des fois des danses